

CONDITIONS :

UN AN

Ville.....0 75
Campagne.....0 75
Etats-Unis.....1 00

SIX MOIS

Ville.....0 40
Campagne.....0 50
Un numéro.....0 1

L'abonnement
est strictement paya-
ble d'avance.



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne:
1ère insertion 10 cts
ins. subséquentes, 5c

Remise libérale
aux annonceurs à
long terme.

Vol. 1

{ BEDARD & BRAZEAU, Propriétaires-Éditeurs,
No. 31 Côte St. Lambert. }

No. 15

POÉSIE.

L'Inconstance justifiée.

J'étais né pour être fidèle.
Et cependant, jouet du sort.
J'ai mainte fois changé de belle,
Mes amis voyez si j'ai tort ;
Vieille fille expérimentée
A quatorze ans me mit en jeu ;
Elle me prit sans mon aveu.
Je l'ai quittée.

Comme un saint Proux j'aimais Julie.
C'était la rose en sa fraîcheur ;
Air ingénu, grâce embellie
Du prestige de la pudeur ;
Mais cette novice empruntée
Me causa d'étranges regrets.....
Que Dieu vous garde d'une Agnès.
Je l'ai quittée.

Après quelque temps de retraite,
Bien guéri d'une folle erreur.
Près d'une dévote discrète
Je remplaçai son directeur,
Toujours d'un saint zèle emportée.
Dans son immuable ferveur,
Elle exigeait trop de mon cœur,
Je l'ai quittée.

Essoufflé du rôle sublime
Que j'avais joué quatre mois,
Pour mettre mon cœur au régime,
D'une coquette je fis choix.
Je connaissais bien la portée
Des goûts de ma divinité ;
Une heure avant d'être quitté
Je l'ai quittée.

Pour plaire à la vaine Arabelle
Je me réclamai d'Apollon,
Et de cette Sapho nouvelle
J'eus l'honneur d'être le Phaon ;
Pour son esprit elle est vantée,

Elle a mille talents divers ;
Il fallait écouter ses vers,
Je l'ai quittée.

Du moins auprès de Juliette
On ne craignait pas l'entretien ;
Elle était constamment muette.
Et pourtant ne vous cachait rien.
La nature l'avait dotée
D'un bon cœur, d'un joli minois ;
Mais comme on cause quelque fois,
Je l'ai quittée.

La noble Isaura eut mon hommage ;
Mais trop fière de ses ayeux.
Elle en avait à-peu-près l'âge ;
De mon amante patentée
J'ai rompu les illustres nœuds ;
Pour l'objets de mes derniers vœux
Je l'ai quittée.

CHICOT.

Feuilleton du "Grapaud."

Les émotions de Polydore Marasquin.

PAR LEON GOZLAN.

Je fis voile sur ma jonque chinoise le 3 juillet 1850, plein de confiance en Dieu, et après avoir accompli tous mes devoirs religieux auprès des pères Lazaristes, qui ont, comme on sait, leur principale Maison de missions à Macao, mon berceau natal.

La jonque chinoise sur laquelle j'étais monté ne rachetait pas sa lourdeur par une grande solidité. C'était une vicille jonque, fatiguée à l'exès par de nombreux voyages en Corée et au Japon, qui avait pu résister autrefois aux gros temps, mais qui, par cela même, n'offrait guère

plus qu'une membrure ébranlée, et qu'un doublage peu rassurant, quoi qu'en dit maître Ming-Ming, son trop indulgent capitaine.

Mon premier point de débarquement étant la Nouvelle-Hollande ou l'Australie, nous mimes le cap droit au sud en quittant Macao.

Pendant huit jours nous fûmes favorisés par un vent qui nous poussa en plein dans cette direction. Aussi nous trouvâmes-nous bientôt au milieu de l'archipel des Philippines, malgré le peu d'ensemble qui regnait dans les manoeuvres de l'équipage, composé de huit Chinois, de huit Malais et de huit Portugais, trois nations en horreur profonde les unes envers les autres, se détestant autant que se détestaient autrefois les Génois et les Corses, et de même que les Corses et les Génois, terminant toutes leurs disputes par l'arbitrage du couteau.

Par le travers de l'île de Mindanao, et au moment d'entrer dans la mer des Célèbes, une voie d'eau se déclara, et comme pour nous faire expier le beau temps dont nous avions joui jusque-là, le ciel s'assombrit et se chargea d'un pôle à l'autre de grains orageux.

Pendant dix jours nous lutâmes pour franchir le détroit de Mindanao. Le vent et les courants nous rejetaient toujours dans l'ouest. Et plus nos efforts pour résister à cette déviation de notre route étaient violents, et plus la voie d'eau ouverte aux flancs de la jonque s'élargissait.

Pour aggraver notre position au milieu d'une mer déjà si périlleuse, l'équipage refusa de travailler à pomper l'eau qui nous envahissait d'heure en heure. Chinois, Malais et Portugais se renvoyaient les uns aux autres, comme trop pénible, cette tâche ; pénible, il est vrai, mais de laquelle, cependant, dépendait le salut général. Le capitaine Ming-Ming, je ne le vis que trop alors, n'avait aucun pouvoir sur cet assem-

blage antipathique de matelots. Je soupçonnai même qu'il avait exercé autrefois la piraterie avec les huit matelots malais. Ceux-ci le traitaient sur un pied d'égalité, qui indiquait clairement une ancienne confraternité équivoque, et qui lui ôtait par là tout caractère d'autorité sur eux. La découverte fut peu rassurante pour moi, qui connaissais de longue date et à fond, ainsi que je l'ai prouvé un peu plus haut, la conduite et l'humanité de ces indomptables brigands. Cette révélation m'épouvanta, je ne le cacherai point ; mais je dissimulai mes terreurs. Seulement, je chargeai deux pistolets et j'en mis un dans chacune de mes poches.

On ne pompait toujours pas, et l'eau montait sans cesse dans la cale. Moins bons marins que les Chinois et les Malais, les matelots portugais de la jonque furent effrayés à la fin du sort qui nous menaçait tous. Ils parlèrent de relâcher. Les Malais et les Chinois s'y opposèrent. Leur volonté l'emporta. Cela suffit pour me confirmer dans la pensée que je ne m'étais pas trompé en les considérant comme d'anciens pirates, à ce titre, peu jaloux de se montrer dans quelque port soumis à une police régulière.

D'ailleurs, où relâcher ? où nous trouvions-nous, d'abord ? étions-nous en deçà ou au delà de l'équateur ? courions-nous dans la direction du détroit des Moluques ou de celui de Macassar ?

Ce n'est pas maître Ming-Ming, plus fort sur l'art de l'opium que dans celui de conduire un vaisseau, qui nous eût répondu. Le ciel était noir, le vent nous arrachait par lambeaux nos grandes voiles de bambou, et nous descendions de plus en plus sous l'eau.

C'est quand il ne fut plus possible de vaincre le danger, que ce ramas de matelots croisés de forbans commença à se raviser. L'instinct de conservation s'éveilla. Il était

trop tard. Ils tentèrent de vider l'eau amassée dans le ventre de la jonque : les pompes ne purent plus fonctionner. La peur saisit alors ces bandits à la gorge, et tous, Malais, Portugais et Chinois, cherchèrent avidement une terre à l'horizon, fussent-ils y être pendus comme pirates en y posant le pied. Pendant ce temps-là, que faisais-je moi ? Je continuais de motter à l'abri de l'invasion de l'eau mes bonnes armes de chasse, mes filets, et les nombreux engins avec lesquels j'avais quitté Macao, dans l'espoir de remonter ma ménagerie. Au fond, à quoi bon tous ces soins ? Étais-je destiné à sortir de la position critique où j'étais ?

Le vingt-huitième jour de navigation, nous n'eûmes plus d'autre ressource que celle de nous livrer corps et de biens à la discrétion de la tempête. Maître Ming-Ming abandonna la jonque à elle-même. Je ne crois pas, quoique j'aie assisté à bien des ouragans sur les côtes du Japon, pendant que je voyageais avec mon père, que jamais le ciel et les eaux aient été plus effroyablement remués. La vieille jonque bondissait sur la lame comme une balle élastique sur le parquet.

A continuer.

LE CRAPAUD

Montréal, 14 Septembre 1878.

AVIS.

A partir de la semaine prochaine, "Le Crapaud" paraîtra le Jeudi de chaque semaine.

50 garçons sont demandés pour la vente de ce journal :

Côte St. Lambert, 31

A NOS LECTEURS

Le "Crapaud" est paru la semaine dernière dans des conditions tout à fait anormales. L'administration ayant acheté une petite imprimerie pour faire composer le journal dans ses bureaux, n'a pas eu assez de temps pour faire distribuer, dans leurs casses respectives, tous les caractères qui se trouvaient mélangés. De sorte, que, des fautes nombreuses ont émaillé le No 14, et le public a cru lire, pendant un instant, un journal de Yokama. Nous sollicitons humblement notre pardon pour le scandale involontaire que nous avons produit en jurant, mais un peu tard, que nous ne le ferons plus.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons, avec plaisir, le retour de monsieur Maire, ex-collaborateur à différents journaux de

Montréal. Le but de son voyage est complètement atteint, car sa santé est parfaitement rétablie. Ses nombreux amis seront heureux de lui serrer la main.



Allons, mon p'tit Gugusse, du nerf ? un bon coup de grosse caisse ?

Nous avons de la besogne cette semaine. Nos meilleurs tableaux sont pour la fin.

Attention, messieurs, on commence. Tire la ficelle Gugusse.

IBERVILLE.

No. 17 — Découvrez-vous devant le grand, le sublime. Illustre Charles Thibault, candidat conservateur à Ibergville. De quoi ? vous ne voyez que des pieds sur le théâtre ? attendez, une fois ces petits steam-boats dans la coulisse vous verrez le personnage, là, le voici. Rien n'y manque. Il salue, il sourit, on croirait qu'il va mordre, mais non, il n'est pas méchant, il veut tout simplement faire un petit discours parsemé de phrases latines qu'il place avec tant d'à-propos. Il vous parlera aussi du déluge, du rocher miraculeux de Moïse, de Judith et d'Holopherne, du serpent d'airain et de la victoire de David sur Goliath, de l'âne de Balaham, de lui, mais il n'aura garde de toucher à la politique ; ce n'est qu'un accessoire. Cependant il vous dira quelques mots touchant la protection.

Ne lui demandez pas de vous expliquer ce que veut dire ce mot ; vous l'embarasseriez bien.

Si les hommes qui ont fait du bruit, si les hommes célèbres entre tous peuvent aspirer au parlement fédéral, à coup sûr monsieur Thibault est certain de son élection.

Son dernier voyage dans la lune et le discours qu'il a prononcé à St. Aimé quelques jours après son arrivée ont pour toujours assis sa réputation.

Gloire donc à l'illustre Charles Thibault.

A propos, il est tellement certain d'être élu, qu'il vient de traiter avec le propriétaire du cirque Cole, pour acheter la peau d'un de ses éléphants pour se faire faire une nouvelle paire de chaussures. De plus il vient de choisir sa place à la cham-

bro d'Ottawa en se réservant un autre siège en face de lui afin que ses pieds ne gênent pas son vis-à-vis. Cette prévoyance est des plus délicates et lui assure, dit-on, quelques voix de plus dans le comté, où il se présente.

No. 18 — Je vous présente un autre cultivateur, monsieur Béchard, adversaire du précédent. Que dire de lui. C'est un agriculteur intelligent et puis..... et puis..... c'est tout.

SOREL.

No. 19 — Voici monsieur le Rédacteur Propriétaire de la "Gazette de Sorel."

D'après le "Charivari" il a eu un parrain généreux, il se nomme George-Isaac Abraham-Nicéphore-Epominondas Barthe, ouf..... Ex-conservateur, rallié au gouvernement MacKenzie et ne craignant qu'un coup de Massue.

No. 20 — Le coup que veut parer M. Barthe. M. Massue candidat conservateur protectionniste, riche propriétaire, agronome distingué, etc... etc... Homme politique ?... ?... ?... ?

VERCHÈRES.

No. 21 — J'éprouve un certain charme à vous présenter M. Ducharme, en est-ce pour vous du charme ? Je l'ignore. Dans tous les cas je vous le présente tel qu'il est : conservateur, protecteur, cultivateur et agriculteur : Serait bien aise d'être élu. Pas dégoûté, n'est-ce pas ?

No. 22 — Malgré le coup de balai de MacKenzie le candidat libéral de Verchère est toujours M. Geoffrion. Voilà ce qui s'appelle du dévouement poussé au sublime. Aurait bien du charme à voir l'autre envincé. Je le crois.

ROUVILLE.

No. 23 — Je vous présente M. Cheval, ex-disciple de St. Crépin actuellement négociant. On a déjà abusé du gigot de cheval, aussi nous nous en priverons. Nous attendrons tout simplement que ce nouveau cheval, soit attelé au char de l'État afin de le juger. Nous souhaitons qu'il s'abstienne de prendre le mors aux dents.

No. 24 — Do mouton voici la meilleure partie. M. Gigault notaire et candidat conservateur, Adversaire du No. 23. Dans cette élection ce n'est qu'une affaire de goût. Préférence entre le Gigot et le cheval.

UN NOBLE CŒUR.

Un membre de la "SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX" va offrir à la corporation de Montréal des milliers d'étuis pour queues de rats et de souris. Ces intéressants animaux souffrent beaucoup de leur queue, qui traîne sur le pavé froid pendant la saison d'hiver.

— C'quo

tection !!!

Télégraphie.

Brasou à Gugusse. — Toi diras moi quelle différence il y a entre sir George Cartier et le vendredi saint ?

Gugusse à Brasou. — Jette ma langué aux bleus.

Brasou à Gugusse. — Et bien ! c'est que sir George était un "potit vionx" et le vendredi saint est un "grand jeûno."

Gugusse à Brasou. — Crapaud !!!

TROUVÉ

Dans un char urbain ; un porte-monnaie, et deux corsets ; le porte-monnaie est plein mais les corsets sont vides.

Nous apprenons que nos meilleurs amateurs de Montréal préparent le magnifique drame LES TROIS MOUSQUETAIRES, et qu'ils se proposent de donner deux représentations, dans la première semaine d'Octobre, au bénéfice de M. et Mme Naugard, Artistes dramatiques si avantageusement connus du public Montréalais.

Discours prononcé mardi dernier au marché du village St. Jean-Baptiste, par Oct. Villeneuve, Ecrivain du lieu

Messieurs,

Quoique je ne sois pas appelé à prendre la parole, il est de mon devoir de le faire ; comme maire du Village St. Jean-Baptiste, je dois vous donner les conseils d'un bon père, afin de vous aider à sortir de la crise, qui sévit avec tant de rigueur par tout le pays et surtout dans le Village St. Jean-Baptiste.

Messieurs, vous savez que le maire d'une ville est le père des citoyens, ainsi donc comme votre maire je suis aussi votre père et par là PÈRE ET MÈRE.

Eh bien ! messieurs, comme tel je dois vous parler sincèrement et du fond de mon cœur double de père et mère, le seul moyen de sauver le pays, messieurs et surtout le Village St. Jean-Baptiste, c'est la "Protection ! !"

Sans la protection pas de salut, prenez ma parole, j'en suis bon pour ! et je dis que ceux qui ne veulent pas de la protection, sont des imbéciles, et malheureusement c'est le plus grand nombre ici. Ah ! il faut que vous soyez bien pauvres en candidats, pour avoir accepté ce p'tit morpion de David, après avoir été refusé par Picotte.

Quand je dis, petit morpion de David, messieurs, je vous entends murmurer, eh bien murmurez tant que vous voudrez !...

Au Comité

r. de Sorel le 28 Aout dernier



LE GRAND SAUT DU HUSTING.

je n'y connais rien, en fait de *corruption*!! pas mal pour un maire! et je dis que si vous l'écrivez, c'en est fait de la protection car David est libre échangiste et colonisateur, et le libre échange ruinera le pays. M. Desjardins l'a dit, vous ne savez pas ce que c'est que le libre échange. Eh! bien... ni moi non plus!!

M. Desjardins dit que ça ruinera le pays car tout le monde, même les plus pauvres! même les cordonniers qui Village se font à même de manger du fromage américain et de sucrer leur café comme nous les riches!

Eh! bien, je dis que le libre échange est une infamie, et que c'est un deshonneur pour le pays car par ce moyen tout le monde sera égal, il n'y aura plus de pauvres, et les riches seront obligés de faire leurs ouvrages eux-mêmes, c'est ce qu'on appelle le "COMMUNISME!" et vous êtes trop honnêtes pour être "communiste."

M. David veut encore la colonisation, eh! bien n'est-ce pas là le comble de l'absurdité, la colonisation qui vous forcerait à abandonner vos parents, vos amis, vos propriétés et "le clocher de votre village" (quand il y en aura un). Qui messieurs abandonner tout cela pour vous enfoncer dans la profondeur des forêts et dans le fic fond des bois, voilà ce que monsieur David veut faire de vous, messieurs...

M. Desjardins au contraire veut la protection, il dit que par ce moyen il empêchera les marchandises américaines de passer les lignes et nos marchandises à nous, c'est-à-dire "celle qui viennent

d'Angleterre," se vendront beaucoup plus chers voilà la protection, messieurs, vous en souffrirez un peu, c'est vrai en payant les marchandises un peu plus cher, mais vous encouragerez les manufactures anglaises et l'Angleterre notre mère-patrie nous encouragera en envoyant de l'argent aux sociétés de constructions, que nous serons à même d'emprunter à 12 ou 14 pour cent, pour bâtir comme dans le bon vieux temps, il y a 6 ou 7 ans, il est vrai, que vos propriétés restent aux sociétés, mais s'égal, vous les aurez bâties toujours et pendant ce temps les affaires marcheront.

Messieurs, prenez ma parole, sus bon pour... votez pour monsieur Desjardins, renversons le gouvernement MacKenzie, et vive les bleus!!!

Le "crapaud" qui fourre son nez un peu partout, vient de lire dans un livre publié en 1870, une petite scène de la politique canadienne, qui, en ce moment, on chacun parle d'économie, peut passer pour une actualité. Voici la chose:

MM. BUDJET, Père et Fils.

—Papa! disait à M. Budjet son jeune fils, enfant terrible s'il en fut.

—Quoi donc? mon enfant.

—Papa, sais-tu que tu n'es pas agréable du tout?

—Comment?

—Et que tu dois déplaire à bien des gens?

—Qu'est-ce à dire, petit polisson?

—Dam! papa, je te répète là ce que j'entends dire à tout le monde.

—En vérité?

—Oui, parce que tu es trop gros.

—J'en étais sûr! toujours la même rangaine.

—Dam! papa sais-tu bien qu'ils n'ont pas tort et que tu es énorme. Qu'as-tu donc!..... qui t'a gonflé ainsi?

—Hélas!

—Tu ne veux pas qu'on le sache, mais moi je le sais.

—Et d'où le savez vous? monsieur le drôle?

—Parbleu! ce n'est pas bien malin, on n'entend que cela partout. Il paraît que si tu es si gros, c'est parce que tu as mangé trop d'argent, et que tu ne t'es pas arrêté quand il le fallait.

—Je voudrais bien t'y voir, toi!

—Oh moi, il n'y a pas de danger. Ce sera bien différent.

—Tu te le figure et je te le souhaite, mon fils, car, entre nous soit dit, ma grosseur me gêne horriblement. J'ai toutes les peines du monde à faire un mouvement de fémur, je suis resserré, étouffé... mais.....

Mais quoi papa?

—Mais tu ne pourras pas, malgré mes conseils, échapper à la tentation.

—Ah! ouitche!

Il n'y a pas de ouitche! monsieur. Du reste, nous n'allons pas tarder à savoir à quoi nous en tenir, car votre couvert va

bientôt être mis et vous allez me rem placer, à l'heure de l'année nouvelle.

—Monsieur Budget est servi!

Le banquet était somptueux.

Les lustres étincelaient.

M. Budget fils prit place devant la table, en pensant tout bas:

—Il est bon, papa,—m'en fait-il une histoire, avec ses radotages!— Je suis certain que je ne deviendrai jamais aussi gros que lui. Mais attention! ne nous laissons pas aller à notre appétit sans raisonner.

On avait apporté le premier service,—dit de la guerre.

Quand à celui-là, pensa M. Budget fils, je puis bien l'avaler tout entier. Si je n'ai plus faim après, je m'abstiendrai.

Et il avala le premier service.

(A CONTINUER.)

AGENCES DU CRAPAUD

POUR LA PROVINCE de QUEBEC

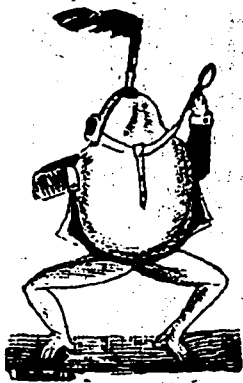
Nos Agents sont priés de vouloir bien faire un règlement de compte toutes les semaines, s'ils ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Nous avons besoin d'Agents pour toute la Province:

ÉNIGME.

Je me trouve à Paris, sans que je sois en
 {France
 Et sans être en Espagne on me voit à
 {Madrid
 Je suis dans le chagrin, jamais dans la
 (souffrance
 A me trouver, lecteur, exerce ton esprit.

COASSEMENTS.



Un poète se faisait raser chez un bar-
 bier bavard, lorsque comme tous ceux de
 sa profession, généralement.
 Il parlait à tort et à travers de la fin
 du monde.
 Les bêtes mourront le premier jour et
 les hommes le troisième.
 Hélas! soupira le poète, qui donc me
 rasera le second jour.

Une dame à la manie de s'inon-
 der d'eau de Cologne.
 Son mari d'un autre côté, est at-
 teint d'une infirmité qui..... tient
 à distance tous ceux qui l'entou-
 rent.
 On dit que les deux époux vont
 plaider en séparation pour incompati-
 bilité d'odeurs.

—La scène se passe sur un na-
 viro américain.
 —Capitaine, un homme à la mer!
 —Est-ce un matelot?
 —Non capitaine, c'est un pas-
 sager
 —A-t-il payé sa place?...

Dans un bal chez un riche bour-
 geois. Adossé à la cheminée, un
 danseur étouffe un bâillement.
 —Vous vous ennuyez, monsieur?
 demanda un voisin.
 —Oui, monsieur, et vous?
 —Moi de même.
 —Alors, si nous nous en allions...
 —Je ne peu pas moi, je suis le
 maître de la maison.

Ce qui me console de la mort de
 mon petit-fils, disait une belle-mère,
 c'est le chagrin que cela va faire à
 monsieur mon gendre.

En police correctionnelle:
 —Prévenu, vous aviez des moy-
 ens d'existence, qu'en avez-vous
 fait?
 —C'to bêtise! J'ai existé avec!

IMPRIMERIE DU CRAPAUD

Le Public est informé que les
 propriétaires du journal le "Cra-
 paud" se chargent d'impressions de
 toutes sortes, telles que: Cartes
 d'affaires et de commerce.

Têtes de comptes.
 Programmes, prospectus.
 Lettres mortuaires.
 Lettres de faire part etc., etc...

Tous ces ouvrages seront exécutés
 avec promptitude et au plus bas
 prix possible. Côte St. Lambert 31

C. DAVID.

DESSINATEUR et GRAVEUR

sur
 BOIS



Se charge de toutes espèces de gra-
 vures qui seront livrées avec promptitude
 et dont le fini ne laissera rien à désirer.

Prix très modérés.

No. 31 Côte St. Lambert.

HOTEL.

NAPOLEON PAYETTE

232 & 234, RUE ST. HENRI

VILLAGE ST. HENRI.

(Tannerie Ouest) à côté de l'ancienne
 Chapelle.

LIQUEURS ET CIGARES

De Premier Choix,

Bonne cour et dévotion, le tout très
 confortable et à bon marché.

Une visite est respectueusement
 sollicitée.

Napoleon Payette.

ON A BESOIN

DE

50 GARÇONS 50

POUR VENDRE

LE CRAPAUD

S'adresser au bureau du journal

COTE ST. LAMBERT. 31

Montreal.

BEAUBIEN & TESTEREAU
NOTAIRES
486 RUE CRAIG, Coin de la Rue St. Gabriel
MONTRÉAL.